

## Propos du Président

Mes Chers Collègues,

C'est pour moi un grand honneur de recevoir cette année la Société d'Orthopédie de l'Ouest.

Treize ans après la présidence de J. Dunoyer, je suis heureux de vous souhaiter, à tous, la bienvenue à Limoges, ville frontière de la carte de l'Ouest, et je vous félicite d'avoir bravé les kilomètres et d'avoir accepté, et réussi, à pénétrer dans cette lointaine province qu'est le Limousin, toujours enclavé, toujours dépourvu d'autoroute et de T.G.V. C'est d'ailleurs ce qui fait son charme et ce qui vous rendra, j'espère, le séjour plus agréable.

Dear friends from accross the Channel.

I would like to welcome the South West Orthopaedic Club's members to our region.

The fire that burnt for hundred years in the battles between our ancestors, five centuries ago, is happily, now used for rather more pleasant ends.

The flame is now used to fire works of art such as porcelain and enamel.

I think you will agree far more agreeable and certainly more esthetic.

I hope you'll enjoy your stay in Limoges.

Je remercie le Professeur Bouquier, chef du service de néonatalogie au C.H.U. de Limoges et président du Conseil de l'Ordre des Médecins de la Haute-Vienne, d'avoir bien voulu accepter de nous honorer de sa présence et d'ouvrir le congrès.

Mon cher José, je suis certain que beaucoup d'entre nous te connaissent ici, en particulier tous les collègues qui sont passés à une certaine époque, excuse-moi, par Saint-Vincent-de-Paul.

Tu m'as accueilli chaleureusement dès mon arrivée à Limoges et d'emblée nous nous sommes liés d'amitié. Cette amitié est un bien précieux et réconfortant pour les Limougeauds d'adoption que nous sommes, que n'a pas altéré le nombre d'années, bien au contraire.

Il m'incombe maintenant la charge et l'honneur d'évoquer le souvenir des collègues disparus.

P. Hussenstein, ancien président de la Société, universitaire à Tours, a été l'un des pionniers ayant introduit l'orthopédie moderne en province.

Pierre Boutin, bien qu'éloigné a été un membre actif de notre Société au sein de laquelle il avait beaucoup d'amis.

Il a consacré une bonne partie de son activité à des travaux de recherche sur l'arthroplastie de hanche. Il était intéressé par l'utilisation des nouveaux matériaux et il a, après des années de patience et de ténacité participé à l'élaboration, sans cesse renouvelée, de la prothèse qui porte son nom.

Robert Merle d'Aubigné nous a quitté le 11 Octobre dernier. Il se rendait souvent aux congrès de la Société d'Orthopédie de l'Ouest : il s'y trouvait bien car il retrouvait avec joie bon nombre de ses anciens élèves qui avaient fait la conquête de l'Ouest ! Il s'y trouvait en communion de pensée car, en effet, avait-il dit, « la priorité absolue du bien du malade et la poursuite obstinée de la vérité sont deux valeurs que j'ai toujours trouvé respectées dans votre Société ». Il avait d'ailleurs accepté de patronner les Annales de la Société en 1969.

Son œuvre fut immense et c'est avec quelque émotion que je l'évoque.

Il fut le leader incontesté de l'orthopédie française et cette reconnaissance était due à ses nombreuses qualités de chef d'école : organisation, rigueur dans le raisonnement, précision dans le geste.

Très tôt il a œuvré pour extraire l'orthopédie de la chirurgie dite générale afin de lui donner son autonomie.

Très tôt aussi il avait compris que l'orthopédie ne pouvait pas s'accomplir sans que les disciplines qui lui son associées ne se développent : anesthésie, réanimation, rééducation, appareillage.

Il avait saisi, lors de l'explosion de l'orthopédie de l'après-guerre, la nécessité des échanges avec l'étranger. Il avait ainsi pu contracter de solides liens avec ses collègues anglo-saxons ou d'Amérique latine. Ces échanges furent productifs et les premiers bénéficiaires en furent ses élèves car il n'a eu de

cesse de transmettre son expérience et ses connaissances. Son ouverture d'esprit était grande. Il n'a pas hésité à se donner à fond pour soutenir les causes qu'il considérait comme justes.

Humain et généreux il l'était : oserais-je dire bon, il l'était. Je crois que chacun de ses élèves a pu être le témoin une fois ou l'autre d'un de ses gestes gratuits qu'il dispensait à tel ou tel et qui faisait de lui un grand homme, chirurgien et patron.

<sup>2</sup> Dans ses propos, selon la coutume, le président est autorisé et invité à parler de son passé.

Pourquoi suis-je devenu chirurgien orthopédiste de province ? Je vais tenter de vous le narrer en essayant de ne pas vous lasser. Mais en fait c'est très simple et ça commence comme cela.

J'avais un grand-père qui était directeur des Hôpitaux de Paris et qui, en tant que tel, avait un appartement de fonction à l'hôpital.

Mon père était pharmacien des Hôpitaux de Paris et, en tant que tel, avait un appartement de fonction à l'hôpital.

Ces antécédents familiaux m'ont permis de connaître bon nombre de propriétés immobilières de la ville de Paris, occupées par l'Assistance Publique et, pour n'en citer que quelques-unes : le vieux Beaujon, le nouveau Beaujon et enfin Cochin , et ainsi d'être élevé dans l'ambiance hospitalière avec sa vie, ses odeurs, ses cris de douleurs ou d'agonie, les sirènes des cars de police-secours.

Mon passage à Cochin fut probablement déterminant. C'est ainsi que, par exemple, le lundi après-midi vers 15 heures je pouvais assister de ma fenêtre à l'arrivée du « tout Paris orthopédique », convergeant vers l'amphithéâtre Fernand-Widal où avait lieu le staff de la clinique orthopédique de Robert Merle d'Aubigné.

Un jour, pris de curiosité et d'audace, je me surpris à dérober la blouse blanche de mon père et ainsi vêtu à pénétrer par la porte dérobée arrière dans cet amphithéâtre sous le regard ahuri de la surveillante.

Je vis défiler sur un négatoscope de fortune disposé sur une table de l'Assistance Publique une série de clichés « avant » et « après », dans un ordre strict, accompagné d'un commentaire auquel, bien entendu, je n'entendais rien mais j'entr'aperçus, durant ces quelques minutes, ce qu'était l'orthopédie : c'était une médecine qui tentait de guérir et qui guérissait parfois grâce à un travail manuel précis.

J'eus la chance de passer trois semestres de mon internat chez R. Merle d'Aubigné au contact de J. Ramadier, R. Méary et Michel Postel auxquels je dois l'essentiel de ma formation, Michel Postel dont je salue la présence fidèle et toujours appréciée ici.

J'eus le privilège également d'avoir pour maître Jacques Duparc auprès de qui j'ai passé un an à Saint-Louis et profité de son enseignement clair et précis.

Le grand saut eut lieu ensuite quand J. Dunoyer m'invita à venir travailler avec lui.

Mon cher Jean, dans ma fonction que j'occupe actuellement, vous êtes pour beaucoup. Pendant les neuf années où nous avons exercé sous le même toit vous m'avez toujours montré votre amitié courtoise et votre extrême disponibilité pour venir en aide au jeune chirurgien inexpérimenté et débutant que j'étais.

Votre départ pour d'autres lieux d'exercice en 1976 a rompu le trio que nous formions avec J.F.Méchin mais n'a en rien altéré le mode bien qu'éloigné de nos relations professionnelles ni le sentiment de reconnaissance qui vous est dû, celui d'avoir introduit, développé et transmis l'orthopédie en Limousin et bien au-delà.

Après vingt années d'exercice quel est le constat que peut dresser le chirurgien orthopédiste en face du bouleversement actuel dans lequel nous vivons et qui concerne :

- . les moyens dont nous disposons ;
- . le malade qui vient vous demander conseil ;
- . et enfin le chirurgien orthopédiste lui-même.

Tout d'abord l'outil dont nous disposons, nous chirurgiens, pour soulager le malade s'est profondément modifié.

Les prothèses se sont perfectionnées et leurs techniques de pose se sont précisées. Elles nous sont maintenant livrées par service express et accompagnées, c'est le comble, d'un mode d'emploi.

Les moyens d'exploration se sont développés et nous pénétrons maintenant dans l'intimité du patient tels des voyeurs.

Au Japon, la microchirurgie pour certains temps opératoires exigeant adresse, agilité, habileté, rapidité et habitude est confiée à de petites mains.

La chirurgie a tendance à devenir de moins en moins agressive et beaucoup de gestes à visée diagnostique ou thérapeutique ne méritent qu'à peine le nom de geste chirurgical.

Enfin, les techniques d'autotransfusion pour la chirurgie programmée se répandent de plus en plus.

Tous ces outils sont précieux ; tout ce bouleversement constitue indéniablement un progrès car c'est finalement pour le bien, le confort et la sécurité du malade.

Mais prenons garde qu'ils ne nous échappent ou qu'on nous les dérobe. Attention de ne pas devenir des exécuteurs d'ordre passifs.

Nous devons veiller à rester l'utilisateur exclusif de l'outil, le décideur et le maître d'œuvre.

Il n'y a pas que notre atelier qui a changé, le malade lui aussi a bougé.

S'il est exigeant, impatient, voire revendicatif, il est semblable à tout citoyen de la société actuelle dans laquelle nous vivons.

S'il se déresponsabilise, s'il se décharge volontiers sur toutes les structures qui l'entourent et l'assistent, l'Etat, la Sécurité Sociale, là encore cet état d'esprit n'est pas propre à l'homme malade.

Mais s'il est de plus en plus informé par nos médias des progrès de la médecine, ce qui ne veut pas dire de mieux en mieux informé, c'est nous seuls qui sommes en mesure d'exposer au malade les nuances d'approche de la vérité en fonction des connaissances dont nous disposons c'est-à-dire d'établir devant lui la part du possible, du probable, de l'incertain, voire de l'inconnu.

Quant aux chirurgiens il ne faut pas se voiler la face, les conditions démographiques et économiques auxquelles nous, chirurgiens entre autres, sommes confrontés, auraient-elles modifié notre comportement ?

Sommes-nous bien certains que chaque fois que nous prenons une décision opératoire nous avons mis en vis-à-vis, en notre for intérieur, et clairement exposé au patient, d'une part les risques à court et long terme que nous faisons courir à notre opéré et d'autre part les possibilités d'amélioration que nous sommes susceptibles de lui apporter.

L'un de va pas sans l'autre et la négligence qui consisterait à les passer sous silence risquerait d'entraîner de fortes déconvenues pour l'un voire les deux contractants.

Une autre tendance ne serait-elle pas de se trouver de bons alibis pour expliquer un mauvais résultat et de reporter sur notre environnement matériel ou humain, la responsabilité de l'échec.

A notre époque où l'existence des droits de l'homme nous a été abondamment rappelée, ne faudrait-il pas nous remémorer que nous avons aussi le devoir d'améliorer nos connaissances, le devoir de respecter, d'expliquer et d'assumer pleinement les conséquences de nos actes, en somme d'être des hommes responsables.

Ceci dit, et avant de terminer, je voudrais remercier Jean Lannelongue qui n'a pas hésité, une fois de plus, à donner de son temps en venant à Limoges et il y a un an pour m'aider à préparer le congrès.

Je crois que nous pouvons louer également notre dynamique secrétaire Olivier de Soria, toujours disponible, qui abat un travail considérable pour la vie de notre Société.

Mes remerciements vont enfin à Mesdames les secrétaires qui maîtrisent parfaitement l'organisation matérielle de notre congrès annuel.

Nous sommes ici au pavillon de Buxerolles orné sur sa façade d'une œuvre du maître céramiste Lionel Bleuset, baptisée le feu d'Ateius, du nom d'un céramiste-potier d'Arezzo, qui a introduit les céramiques en France et plus particulièrement à Limoges en l'an de notre ère.

Je forme des vœux pour que, au cours de ces deux jours dans la capitale des arts du feu, le feu croisé de nos échanges nous enrichisse tous sans nous consumer, cela va sans dire.

Cl. Valette